

# À BORDEAUX, LA MANUFACTURE DES TERRES DE BORDES EN PALUDATE

Par Jacqueline du PASQUIER, conservateur en chef honoraire du Patrimoine.

Une très belle et intéressante toilette en porcelaine (ill. 2), au décor de la prise de la Bastille, à la marque dorée des deux « V » de Verneuilh, passée récemment à l'étude Pescheteau-Badin, est l'occasion d'apporter quelques précisions sur ce que fut la brève histoire de la manufacture bordelaise, trop souvent mal perçue.

1. Page de droite :  
Service à collation  
comprenant cafetière,  
théière, sucrier, une  
tasse de forme litron  
et sa soucoupe, d'un  
service de 9 pièces.  
Décor polychrome et or.  
Une touffe de petites  
fraises de jardin  
dans un médaillon  
cerné d'or, interrompt  
des guirlandes fleuries  
et dorées soulignées  
d'un gros galon.  
Marque dorée aux  
2 « V », de Verneuilh  
sur toutes les pièces,  
Dation 1978.  
Musée des Arts  
décoratifs de Bordeaux,  
MNGS 24711.  
© Photo Luc Joubert.

Tous les amateurs de cette production connaissent la petite étude, dense et nourrie d'érudition, qu'Ernest Labadie a publiée en 1913<sup>1</sup>. À sa suite, en abordant ce sujet, les ouvrages consacrés à la porcelaine française se sont plus ou moins référés aux conclusions de ce spécialiste de la céramique du Sud-ouest. Après avoir fouillé très minutieusement les archives municipales de Bordeaux ainsi que les archives départementales, Labadie a pu apporter des précisions concernant la généalogie des Verneuilh et l'acquisition du château des Terres de Bordes en Paludate; puis, à partir du fonds Alluaud des archives

1. Ernest LABADIE, *Les porcelaines bordelaises. Notice historique sur une manufacture de porcelaine à Bordeaux sous Louis XVI*, Bordeaux, Mollat, 1913.



2. Pot à l'eau et sa  
cuvette à la marque aux  
deux « V » de Verneuilh  
Décor « À la prise de  
la Bastille » d'après  
le dessin de Jean-  
Louis PRIEUR  
(1759-1795), série  
« Tableaux historiques  
de la Révolution  
française », qui furent  
très vite gravés par  
Pierre-Gabriel  
BERTHAULT  
(1737-1821) et  
largement diffusés.  
Cliché obligeamment  
communiqué  
par M<sup>e</sup> Chantal  
Pescheteau-Badin.

2.



3. *Portrait présumé de Pierre-Victurnien Vergniaud attribué à Jean Laurent MOSNIER*  
Aquarelle et gouache sur ivoire.  
Dim.: 6,8cm x 5,5cm.  
© Photo Lemoine-Bouchard, Fine Arts.

de la Haute-Vienne, riches en renseignements sur le fonctionnement de la manufacture des Terres de Bordes entre 1787 et 1790, Labadie expose des faits que l'on peut résumer ainsi: de la porcelaine dure, c'est-à-dire kaolinique, a été fabriquée à Bordeaux pendant neuf ans, entre 1781 et 1790.

Deux temps dans cette production :

- De 1781 à 1787, période Verneuilh : de riches marchands de la rue des Argentiers, les Verneuilh, Pierre et Jean, l'oncle et le neveu, qui ont loué le château des Terres de Bordes pour une durée de neuf ans afin d'y installer une manufacture, fabriquent et décorent des pièces qui sont marquées de deux *V* dorés empiétant l'un sur l'autre.

- De 1787 à 1790, période Alluaud et Vanier: en 1787, Michel Vanier, un porcelainier de métier, après avoir passé un contrat avec les Verneuilh, s'installe à la manufacture et s'associe l'année suivante avec François Alluaud, directeur de la manufacture royale de Limoges. Cette fois, la production est marquée d'un monogramme formé d'un *A* et d'un *V* tête-bêche, parfois cerné du mot Bordeaux. Très vite le fonctionnement de la manufacture est surveillé par celui qui deviendra le célèbre orateur girondin, Pierre-Victurnien Vergniaud, (ill. 3) jeune beau-frère de François Alluaud. La production d'Alluaud et Vanier prend fin en mars 1790,



à la mort de Michel Vanier. Peu de temps après, la manufacture ferme ses portes et la fabrication de la porcelaine du 18<sup>e</sup> siècle cesse.

Nous voudrions montrer comment une lecture peut-être moins prévenue des mêmes archives révèle une réalité plus complexe et nuancée de cette activité porcelainière<sup>2</sup>. En effet, il semble que Labadie ait abordé l'étude des archives dans un second temps et après avoir trouvé et étudié de nombreuses pièces de porcelaine marquées des deux *V*, ce qui lui fait écrire tout uniment: «*Si les documents nous font défaut en ce qui concerne la marche de l'atelier bordelais, il n'en est pas de même pour les produits que nous pourrions, grâce à la marque de Verneuilh qui étaient les deux «V» dorés... définir.*»

Ayant donc eu entre les mains ce qui lui semblait une preuve irréfutable de la production de Verneuilh dès 1781, il a négligé de relever des petits faits qui auraient dû mettre en doute ses conclusions. De plus, il a complètement méconnu les problèmes techniques très évidents que pouvait poser la fabrication de la porcelaine, dix ans seulement après la découverte des gisements de Saint-Yrieix. Faire de la porcelaine loin de Paris ou de Limoges était encore, à cette époque, une véritable aventure que seuls pouvaient tenter profitablement des céramistes chevronnés. Les amateurs dans ce domaine risquaient d'essayer toutes sortes de déconvenues d'ordre pécuniaire.

2. Voir Jacqueline du PASQUIER, cat. *La manufacture des Terres de Bordes en Paludate*, Bordeaux, musée des Arts décoratifs, 1989, pp.13-36.

Les Verneuilh, «*marchands de faïence, de cristaux, de bouteilles, de thé et de chocolat*» (c'est ainsi qu'ils sont désignés dans les *Almanachs de commerce, d'arts et métiers pour la ville de Bordeaux*), négociants avisés, soucieux de réussite financière, eurent donc le projet d'installer une manufacture, louant à cet effet le château des Terres de Bordes, propriété placée entre la Garonne et le pont du Guit qui franchit l'estey de Bègles, dans un quartier, appelé en raison de sa proximité de l'eau et de ses terres marécageuses, Paludate. Le château de Bordes avait été séparé en 1760 de ses dépendances par le percement de la rue des Terres de Bordes, traversant tout le terrain en ligne droite jusqu'aux berges de la Garonne. L'eau nécessaire à l'alimentation des meules destinées à broyer la pâte peut ainsi être puisée dans l'estey et, toute proche, la Garonne est la voie de communication idéale pour le transport des porcelaines.

À partir de cette réalité fort bien démontrée par Labadie, il est intéressant d'examiner ce qui put pousser les Verneuilh à cet investissement. Autour de 1770, incontestablement, les arts céramiques ont changé d'orientation par rapport à la première moitié du 18<sup>e</sup> siècle, en France et plus spécialement à Bordeaux, où l'on n'avait connu dans ce domaine que la faïence de grand feu.

En 1762, le privilège royal qui protégeait depuis une cinquantaine d'années la manufacture bordelaise, fondée par Jacques Hustin en 1714, arrive à son terme, ce qui va accélérer le déclin de sa production (la manufacture

ferme ses portes en 1783). L'expiration de ce monopole exclusif qui avait engourdi pendant trop longtemps la production céramique à Bordeaux – l'absence de toute concurrence pouvant être considérée comme un réel handicap – va permettre à d'autres manufactures de s'implanter, mais c'est trop tard, l'heure de la faïence est passée. Les nouveaux ateliers sont médiocres et celui de Boyer, nettement plus important, ne dépasse pas le niveau d'une production courante et d'un caractère assez populaire, peu faite pour tenter une clientèle riche et élégante, éprise des nouveautés de la mode.

Et puis, c'est la découverte du kaolin en France, à Saint-Yrieix en Limousin entre 1767 et 1770. À la fin de cette même année la première pièce kaolinique fabriquée à la manufacture royale de Sèvres est présentée au roi, donnant ainsi le coup d'envoi de la porcelaine dure en France. Moins coûteuse et plus facile à fabriquer que la porcelaine tendre, la porcelaine dure connaît désormais un essor irrésistible. Régine de Plinval de Guillebon note qu'entre 1773 et 1781, dix-huit soumissions sont enregistrées pour la Généralité de Paris<sup>3</sup>, ateliers qui habilement se placent sous l'égide des princes du sang pour échapper à la pointilleuse tyrannie de la manufacture royale. Sous l'impulsion de Turgot, intendant de la généralité de Limoges, une manufacture commence cette fabrication nouvelle à Limoges en 1771. Bien entendu, la riche ville des Intendants ne reste pas à l'écart du courant de la mode ni de la fièvre porcelainière, d'autant plus que

3. Régine de PLINVAL de GUILLEBON, «La porcelaine à Paris sous la Révolution», cat. *La manufacture des Terres de Bordes en Paludate*, Bordeaux, musée des Arts décoratifs, 1989, p.9.



4.

4. Ces quatre assiettes provenant de différents services de table, particulièrement nombreux à Bordeaux, pays de bonne chère et de convivialité, confirment la diversité des décors pratiqués, bouquet de fleurs exubérant, goût du néoclassicisme, emblème de la Révolution, médaillons fleuris. D. : 24 cm. Marque aux deux «V» dorés de Verneuilh. À l'exception de celle aux rubans tricolores, ces assiettes font partie de la dation de 1978. Musée des Arts décoratifs de Bordeaux.  
© Photo Luc Joubert.

des gisements de kaolin ont été mis à jour à Ciboure, dans le pays basque ; dans les Landes, à Pontenx, depuis 1773, une petite manufacture fonctionne <sup>4</sup>, tandis qu'à Saintes, un sieur Morin annonce qu'il fabrique également de la porcelaine <sup>5</sup>.

À Bordeaux, la porcelaine est depuis longtemps appréciée, le port a fait connaître très tôt les merveilles de la Compagnie des Indes ; des collections bordelaises de pièces orientales en font foi dès la fin du 17<sup>e</sup> siècle. Par ailleurs, il ne faut pas oublier que c'est à l'esprit inventif et chercheur d'un apothicaire bordelais, Marc Hilaire Vilaris, et à la curiosité éclairée d'un grand prélat, également bordelais, l'arche-

4. Xavier PETICOL, François LALANNE, *La porcelaine de Pontenx à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Dax, Société de Borda, 2015.

5. Dans l'*Almanach de commerce, d'arts et métiers pour la ville de Bordeaux de l'année 1779*, on trouve à la rubrique Porcelaine (Manufacture de) : «M. Morin, à Saintes, en fabrique à l'imitation de celle de Saxe et des Indes, aussi solide et aussi belle. Ce qui la rend plus recommandable, c'est qu'elle résiste au plus grand degré de chaleur et à la fraîcheur de l'eau prête à se geler.» On retrouve cette annonce jusqu'en 1783. (Arch. Mun.de Bordeaux, 9 Ca 1).

vêque de Lussan, que l'on doit en partie la découverte du kaolin de Saint-Yrieix.

Ainsi, peut-on relever dès l'année 1780 dans les *Almanachs de commerce, d'arts et métiers pour la ville de Bordeaux*, les noms de marchands spécialisés proposant à leur clientèle de la porcelaine : porcelaine de Monsieur (c'est-à-dire de la manufacture de Clignancourt à Paris) chez M. Descat, marchand-bijoutier installé rue Sainte-Catherine ; porcelaine de Limoges chez M. Verneuilh, rue des Argentiers ; porcelaine de Saint-Yrieix, chez les sieurs Lafond et Bousenet, rue de la Tour de Gassies <sup>6</sup>. Processus classique, ces marchands commencent par vendre de la porcelaine étrangère puis, constatant le succès qu'elle remporte et le désintérêt progressif que rencontre la faïence stannifère auprès de leur riche clientèle, ils décident à leur tour d'entreprendre la fabrication de la porcelaine.

Malheureusement, on ne sait strictement rien sur ces premières années de fonctionnement de la manufacture installée par les Verneuilh. Il semble en tout cas peu vraisemblable, contrairement à ce qu'affirme Labadie, que dès l'automne 1781, la manufacture ait pu fournir la belle porcelaine marquée des deux V dorés que nous connaissons. Une pâte très blanche d'une excellente qualité, des formes élégantes et déliées, un décor proche de celui des pièces parisiennes mais néanmoins

6. Une facture antérieure aux annonces des *Almanachs*, datant du 4 octobre 1774, signée de Verneuilh frères, indique qu'ils ont fourni à un certain Seurin : «1 pot à l'eau et jatte de porcelaine dorée : 30 livres ; 1 gobelet doré avec soucoupe : 5 livres ; 1 pot à l'eau et jatte de faïence : 3 livres». L'indication est doublement intéressante, soulignant la disparité des prix entre la faïence et la porcelaine... (Arch. dép.de la Gironde 2 E 1013).

assez personnel par l'utilisation de certains thèmes, un excès de richesse peut-être dans la décoration des ailes des assiettes et parfois un peu de maladresse dans l'exécution: arabesques, barbeaux, jetés de fleurs, cartels de paysages, chinoiseries, scènes en camaïeu, natures mortes, etc., tout cela prouve un savoir-faire évident, impliquant que les Verneuilh aient trouvé d'emblée une équipe d'excellents ouvriers, tourneurs, mouleurs, garnisseurs, peintres et brunisseuses entourant un chef de production compétent.

Or les seuls témoignages sur la création des Verneuilh durant ce que Labadie considère comme leur pleine période de production, émanent d'une part, du journal de tournées d'inspection de François-de-Paule Latapie, et d'autre part, d'une modeste facture du fonds Alluaud. Voici donc ce qu'écrivit François-de-Paule Latapie, inspecteur des arts et manufactures, dans son journal de 1785: «*Il y a à Bordeaux huit faïenciers et une fabrique de porcelaine dont le kaolin se tire de Saint-Yrieix, elle est encore bien faible, on n'y travaille qu'en blanc*<sup>7</sup>». Le blanc désigne bien évidemment des pièces non décorées, soit parce que d'une qualité trop médiocre pour mériter un décor, soit parce que d'un caractère uniquement utilitaire; si les Verneuilh se cantonnent dans ce genre de fabrication, c'est qu'ils ne sont pas encore capables de faire mieux.

7. LABADIE, *op.cit.* p.36.

8. Arch. dép. de la Haute-Vienne, C 3004.

Devant un rapport aussi sec, Labadie animé d'une belle indignation qui sent son chauvinisme, est formel: Latapie est un mauvais inspecteur, un mondain qui ne visite rien à fond et préfère à la porcelaine la bonne chère et les festivités bordelaises... peut-être, nous ne nous sentons pas à même de démentir ou de confirmer ce jugement, mais la facture du fonds Alluaud, que Labadie a négligée, vient à l'appui du constat de l'inspecteur. Il s'agit d'un «*État des pièces de porcelaine cuites livrées à M. Verneuilh le 17 juillet 1785 blanches tant en beau que second choix*<sup>8</sup>».

Ne faut-il pas voir là que les Verneuilh, devant les difficultés qu'ils rencontrent ou simplement réalisent, dans la fabrication de la porcelaine, préfèrent sagement se fournir à Limoges en attendant de trouver un technicien qualifié? Cela prouve aussi que très tôt, en tout cas dès 1781, si on en croit l'*Almanach de commerce d'arts et métiers*, ils sont en rapport avec Alluaud. François Alluaud, «*ingénieur et géographe du roi*», propriétaire du gisement de Marcognac, près de Saint-Yrieix, sera en mars 1788, directeur de la manufacture royale de Limoges et n'attend pas cette heure pour fabriquer de la pâte et de la porcelaine.

5. Marque dorée de décorateur aux 2 «V» de Verneuilh. © Photo Lysiane Gauthier.

6. Marque en bleu sous émail d'Alluaud et Vanier. © Photo Lysiane Gauthier.

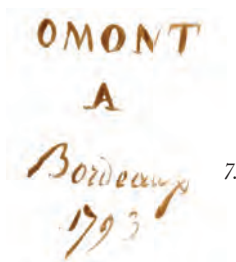
7. Marque « Omont à Bordeaux 1793 ». © Photo Lysiane Gauthier.



5.



6.



7.



8.

8. Beurrier d'une paire. Sur présentoir rond incorporé, de forme cylindrique, soulignée à la base et au col d'une rangée de trois moulures rappelant, comme les tenons verticaux et percés du couvercle légèrement bombé à prise carrée, la forme des baquets dans lesquels le beurre était conservé. Ce modèle de beurrier a été créé à Sèvres vers 1753.

Décor polychrome et or de barbeaux bleus en guirlandes. Marque «A» et «V» tête-bêche (pour Alluaud et Vanier). Datation 1978. Musée des Arts décoratifs de Bordeaux, MNC/S 24703.1 et 24703.2. © Photo Luc Foubert.

Outre les Verneuilh, François Alluaud a de nombreuses relations à Bordeaux, les maisons de commerce Wetzell, Bahn et Stutzenberg, le banquier Cabarrus. Il semble tout à fait naturel que les Verneuilh confient à cet homme compétent et bien introduit qui, grâce à sa position centrale à Limoges, a des relations un peu partout dans le monde de la porcelaine, le soin de leur trouver un bon technicien. En 1786, Alluaud qui envoie aussi de la pâte à Valenciennes où fonctionne une manufacture de porcelaine sous la raison sociale Fauquez et Vanier, remarque Michel Vanier, natif d'Orléans, homme d'un caractère assez instable mais porcelainier fort habile, un des premiers à avoir mis au point en France la cuisson au charbon de terre, et lui propose de venir à Bordeaux.

Dès mars 1787, Vanier est à Bordeaux. Il s'installe quelques mois plus tard à la manufacture de Paludate. Notons au passage qu'en y arrivant, il fait l'inventaire de ce qu'il trouve. Inventaire bien précieux, qui lui aussi nous éclaire sur l'activité de la manufacture.

Au milieu de la longue liste des «meubles et effets, matériaux et marchandises» appartenant aux Verneuilh et indiquant très clairement que le «château et manufacture» était aussi un lieu d'habitation, les instruments concernant la fabrication de la porcelaine paraissent bien insuffisants et hors d'usage.

On trouve dans la tournerie quelques «mauvais moules», deux tours en bois, «un vieux tablier de potier», une table de garnisseur et des rondeaux en terre cuite. Dans le «collidor»: une meule montée sur un châssis. Dans la chambre au blanc: «un petit cuveau dans lequel il reste un peu d'émail». Dans le caveau: «six vieux tours». Dans la chambre à gazettes: des rondeaux, un four à former les gazettes et une batte servant à piler la terre à gazette, deux tonneaux de pâte. Enfin un «vieux four» et un «mauvais cuveau». Partout des étagères ou des planches, garnies de pièces de porcelaine d'un caractère utilitaire, tels que pots à l'eau, pots à jus, bouillottes, bols, plats à barbe, tasses et sous-tasses, «le tout de mauvaise fabrication<sup>9</sup>». D'évidence il y aurait eu des tentatives qui se sont avérées sans grand résultat.

Durant l'été de l'année 1787, un contrat est en préparation entre Verneuilh et Vanier, contrat qui, malheureusement, n'a pas été retrouvé, mais dont nous devinons les termes à travers la correspondance que Vanier adresse à Alluaud<sup>10</sup>. Alluaud a toutes raisons d'attacher de l'importance à ce contrat puisqu'il aura lui aussi, des intérêts dans le fonctionnement de

9. « Inventaire des meubles et effets matériaux et marchandises que le sieur Vanier a trouvé dans le château et manufacture de porcelaine appartenant à M. Pierre Verneuilh du 3 août 1787 » (Arch. dép. de la Haute-Vienne, C 3004 ).

10. Arch. dép. de la Haute-Vienne, C 3005, année 1787.

la manufacture de Bordeaux. La participation de Verneuilh, c'est la manufacture, terrains et bâtiments, en échange des pièces de porcelaine blanche fabriquée par Vanier qui, lui, apporte son savoir et sa technique et travaille avec de la terre venue de Limoges.

C'est à partir de cette époque que l'on peut donc dater avec certitude la belle production marquée des deux V rouges ou dorés (marque de décorateur et non de fabricant, peinte sur émail). Mais en même temps, Vanier se réserve une partie de sa fabrication qu'il fait décorer lui aussi. Ce qui explique l'existence de pièces identiques à celles de Verneuilh, marquées du monogramme de Vanier, lié à celui d'Alluaud, puisque à partir du 1<sup>er</sup> janvier 1788, celui-ci intervient comme bailleur de fonds de la manufacture. Vanier est désormais l'employé d'Alluaud qui lui verse un salaire annuel de 1500 livres payable de six mois en six mois. La marque d'Alluaud et Vanier est tracée dans la pâte et sous émail, au bleu de cobalt qui fuse parfois à la cuisson.

On comprend mieux ainsi la démarche et ce que l'on peut appeler les visées expansionnistes d'Alluaud qui, de Limoges puis de Bordeaux, à travers Vanier, veut se réserver une sorte de monopole de vente, non seulement de la terre mais de la pâte à porcelaine, matière première qu'il vend dans le sud-ouest de la France, à Bruxelles, à Copenhague et à Alcora en Espagne<sup>11</sup>, et cela afin de tenir tête à cet autre grand fournisseur de pâte installé à Limoges, Pouyat.

9. Pot à l'eau et son bassin. Décor polychrome et or, sous le bec verseur et au creux du bassin, un large médaillon contenant un trophée d'amour (flèche, carquois, torche et musette, entourés de brindilles fleuries et surmontés de deux colombes); semis de pensées et de brindilles dorées.  
Bassin: L.: 28,7 cm; pot: H.: 21,3 cm  
Marque aux 2 «V» dorés de Verneuilh.  
Dation 1978. Musée des Arts décoratifs de Bordeaux, MNCS 24701 et 24702.  
© Photo Luc Joubert.



9.

10. Théière de forme ovoïde à couvercle emboîté. Décor floral d'une polychromie très douce «imitant les Indes» selon la formule des archives de Vanier, c'est-à-dire la Compagnie des Indes, particulièrement appréciée à Bordeaux.  
H.: 16,5 cm.  
Marque d'Alluaud et Vanier, «A» et «V» tête-bêche.  
Dation 1978. Musée des Arts décoratifs de Bordeaux, MNCS 24693.  
© Photo Luc Joubert.



10.

11. Pot à eau chaude. Couvercle à charnière en bronze doré et prise en pomme dorée. Décor polychrome et or particulièrement riche et touffu, inspiré de SALEMBIER.  
H.: 26 cm.  
Marque aux deux «V» dorés de Verneuilh.  
Dation 1978. Musée des Arts décoratifs de Bordeaux, MNCS 24704.  
© Photo Luc Joubert.



11.



12. *Théière de forme droite. Sur fond d'or, deux grands médaillons, cernés de perles noires présentent en réserve sur fond blanc une nature morte de fruits, différente sur chaque face mais pareillement encadrée de rideaux bleus. Décor marbré sur l'épaule. H. : 14,5 cm. Marque d'Alluaud et Vanier avec «Bordeaux». M. LAFAYETTE peintre chez Vanier, spécialiste des cartels de fleurs et de fruits, ainsi que de fonds rouges, pourrait être intervenu ici. Dation 1978. Musée des Arts décoratifs de Bordeaux, MNGS 24694. © Photo Luc Joubert.*

La place manque ici pour décrire en détail le fonctionnement de la manufacture dirigée par Vanier et dont les nombreuses lettres qu'il échange, chaque semaine, avec Alluaud font état : l'espoir puis l'enthousiasme avant et après chaque fournée, les conseils pour améliorer la qualité de la pâte, les problèmes humains posés par les ouvriers, le transport de la terre en mottes (le kaolin) et du petunsé (le feldspath), les débouchés pour les pièces, la fièvre d'activité précédant les foires de mars et octobre, les engouements de la clientèle, les difficultés financières... les événements politiques enfin, comme une toile de fond, et leur répercussion sur la bonne marche des affaires.

La matière est ample et vivante. Si 1787 est l'année de mise en place des contrats, et au cours de laquelle Vanier travaille avec ardeur, 1788 est la grande période de prospérité de la manufacture de Paludate. Un «*extrait des pièces vendues à M. Verneuilh et au public dans la manufacture à dater du 1er août 1787 au 1er août 1788*»<sup>12</sup> fait état de la livraison à Verneuilh de 4000 pièces en blanc, en revanche, les ventes de la manufacture sont dérisoires : 194 pièces ! C'est sans doute la raison qui pousse Vanier à ouvrir un magasin sur le «*pré du château*», c'est-à-dire les allées de Tourny. L'année 1789, en revanche, est un peu plus difficile, surtout à

11. En 1789, échange de correspondance avec un certain Muller, de Copenhague, avec qui Alluaud est en relation par la maison de commerce bordelaise Bahn et Stutzenberg. Échange de correspondance avec Closterman, directeur de la manufacture de porcelaine d'Alcora, qui a travaillé à Limoges (Arch. dép. de la Haute-Vienne, C 3003). Des lettres de Vanier et Alluaud échangées en octobre 1788 font allusion à des envois de pâte à Bruxelles par l'intermédiaire de la maison Wetzel, négociant qui a préféré parfois faire des commandes de pâte à Pouyat. (Arch. dép. de la Haute-Vienne C 3005).

12. Arch. dep. de la Haute-Vienne C 3004, n° 11, 12 et 13.



12.

partir de l'automne, en raison bien sûr des événements politiques mais aussi parce que la santé de Vanier s'altère. Est-ce là ce qui provoque le ton angoissé des lettres qu'il adresse à Alluaud, se plaignant amèrement et s'irritant de ses irrégularités de paiement et de ses silences ? En décembre 1789, Vanier passe un contrat avec un marchand parisien établi depuis peu à Bordeaux, Omont jeune, pour qu'il prenne en dépôt dans son magasin de la rue Saint-Rémy de la porcelaine, ce qui va permettre de fermer le magasin des allées de Tourny et ainsi tenter de limiter les frais<sup>13</sup>.

En mars 1790, Vanier meurt. Pendant les quelques mois qui suivent, Martin, commis aux écritures, et Sauvageot, peintre en porcelaine, tous deux employés à la manufacture, tentent de maintenir à flot l'affaire de Paludate ; ils sont assistés par la veuve de Vanier et Alluaud a chargé son jeune beau-frère Vergniaud, avocat à Bordeaux depuis 1781, de gérer les finances ; les comptes rendus d'activité sont à date fixe et comme au temps de Vanier scrupuleusement expédiés à Limoges, grâce à Martin<sup>14</sup>.

Quelques fournées sont encore assurées et livrées à Verneuilh, et certains peintres comme Lafayette, spécialiste en oiseaux et cartels de fleurs et de fruits, quittent la manufacture à la mort de Vanier pour travailler directement chez Verneuilh, ce qui explique, là encore, non seulement l'identité dans la qualité et dans la forme des pièces, mais aussi les similitudes de décors que l'on peut relever entre ce qui est marqué des deux V et ce qui porte la marque Alluaud-Vanier. Mais comme l'exprime joliment Vergniaud dans une lettre adressée à son beau-frère, à propos d'une fournée : «*mon œil a cru voir que celui du maître n'était plus là*<sup>15</sup>».

13. Lettre de Vanier à Alluaud du 17.12.1789, contenant le contrat qu'il a passé avec Omont (Arch. dép. de la Haute-Vienne C 3007, lettre 85).

14. Lettre de Martin à Alluaud (Arch. dép. de la Haute-Vienne C 3003).

Il faut liquider la manufacture, d'autant plus que le bail du château arrive à son terme. En août 1790, Duclou<sup>16</sup> commis aux ventes à la manufacture de Limoges, vient commencer la liquidation. Elle durera jusqu'à la fin de l'année 1792. Après les «*beau*», premier, deuxième et troisième choix, on liquide le rebut et les pièces abîmées. Ce sont Verneuilh et Omont qui se partagent cette marchandise et la décorent, tandis qu'Alluaud continue à fournir Verneuilh en pièces blanches de Limoges.

En 1793, au moment où Alluaud quitte la manufacture royale, la production des deux V dorés prend fin elle aussi ; mais Jean Verneuilh continuera jusqu'à sa mort, en 1832, à vendre de la porcelaine. Comme aucun porcelainier ne vient remplacer Vanier, Verneuilh reprend son ancienne activité d'avant 1781, vendre de la porcelaine venue d'ailleurs, notamment celle des Nast à Paris<sup>17</sup>. On le voit, la production de porcelaine bordelaise ne couvre qu'une très brève période, plus brève encore que ne le dit Labadie ; c'est à Michel Vanier qu'on la doit. Verneuilh et Omont ne furent responsables que des décors. Alluaud fut un fournisseur de kaolin et un bailleur de fonds.

15. Lettre du 23 avril 1790, citée par Charles VATEL, *Vergniaud, manuscrits, lettres et papiers*, Paris, Dumoulin, 1873, t. I, p.153.

16. Cf. lettres de Duclou à Alluaud, LABADIE, *op. cit.* pp.65-66.

17. «L'inventaire après décès de Madame Nast, le 18 février 1811» et «L'inventaire après décès de M. Jean Népomucène Herman Nast, 15 juillet 1817V» indiquent des ventes de porcelaines faites à Verneuilh. Documents obligeamment communiqués par une descendante de la famille Nast. Le fait est également cité par Régine de PLINVAL de GUILLEBON dans *La porcelaine de Paris 1770-1850*, Paris, Vilo, 1972, p.262.



13. Paire de vases à anneaux latéraux incorporés. Dans un cartouche souligné d'or, sur la face principale, en grisaille, un lion couché, sur un vase; sur l'autre, un chien assis. Sur la face arrière, polychrome, trophée de musique sur l'un, de musique et d'amour sur l'autre. Sous les anneaux, décor dans le goût de Salembier et sous chaque cartouche, papillons et branches dorées. H. : 22 cm. Cette forme de vase se retrouve, avec un décor différent à la marque aux deux «V» de Verneuilh. Marque dorée «Omont à Bordeaux 1793». Don de M<sup>me</sup> Jacques Calvet. Musée des Arts décoratifs de Bordeaux, 83.2.2. et 83.2.3. © Photo Luc Joubert.

## DES DÉCORS CÉLÉBRANT LA RÉVOLUTION

Il serait fort intéressant de savoir quelles furent les relations des différents intervenants qui œuvrèrent autour du château des Terres de Bordes. Grâce aux lettres de Vanier à Alluaud dont le ton est tantôt amical, tantôt orageux, on en apprend autant sur le caractère respectif des deux correspondants, que sur le fonctionnement de la manufacture; mais on ne sait rien des rapports de Vanier avec les Verneuilh, malgré leur très étroite collaboration et leurs échanges de décorateurs. C'est incontestablement Vergniaud qui fut le plus proche de Vanier. Des lettres publiées par Charles Vatel et par Paulette Venot<sup>18</sup>, le révèlent. Les deux hommes se rencontrèrent dès février 1788; à

18. Michel Vanier à Lille, Valenciennes, Bordeaux, thèse d'école du Louvre obligeamment communiquée en 1988 par M<sup>me</sup> Paulette Venot et M<sup>me</sup> Geneviève Le Duc.

partir de là, dans les lettres qu'il adresse à son beau-frère, Vergniaud prend souvent fait et cause pour le porcelainier dont on le sent à la fois solidaire et admiratif: «*Je crois pouvoir vous dire qu'il y a du zèle et de l'ordre dans la manufacture. On y fait de la porcelaine magnifique. J'y vais quelques fois, le magasin commence à être brillant, le four est excellent*», écrit-il le 17 mai 1788. Et encore: «*J'allais voir hier matin M. Vanier. Il travaillait en force, le feu était au four. Il attend un ouvrier pour faire des assiettes. Le four destiné à faire les couleurs est prêt. Je pense qu'à la foire vous pourrez avoir un beau magasin et écraser les marchands de Paris...*»<sup>19</sup>

Vergniaud est également fort attentif à la qualité de cette production bordelaise et fait à son sujet une des remarques les plus justes, lorsqu'il écrit à Alluaud: «*Il (Vanier) a fait une journée lundi ou mardi qui a bien réussi. Peu de rebut et presque rien de cassé. Il est vrai que pour avoir moins d'accident à craindre, il m'a paru qu'il donnait beaucoup d'épaisseur à ses pièces. Elles sont cependant belles et les apparences doivent faire présumer pour le succès de cet établissement*»<sup>20</sup>

Cette pertinence et cet enthousiasme devant le travail de Vanier sont l'expression d'une chaleur humaine qui n'étonne pas de la part de Vergniaud, «*homme pur au mérite distingué*» selon Condorcet, «*noble de nature... et d'une âme profondément humaine*», écrira plus tard Michelet. On comprend que des liens d'amitié et d'estime durent se nouer entre l'avocat et le céramiste. Dans les effets de Vergniaud qui sont mis sous séquestre après son arrestation, et

19. VATEL, *op.cit.* Lettre 102.

20. VATEL, *op. cit.*, date cette lettre, à laquelle il donne le n° 86, du 11 avril 1786. Il ne peut s'agir évidemment que du 11 avril 1788.

dont un inventaire est dressé le 25 août 1794, figure un cabaret en porcelaine comprenant «six tasses et six soucoupes, deux pots à lait, un sucrier et une théière», marqué de l'initiale V<sup>21</sup>. Il s'agit à n'en pas douter d'un service, créé à la manufacture des Terres de Bordes, et sans doute offert par Vanier.

Ces évidents liens d'amitié permettent-ils d'imaginer des conversations sur la réalité politique du moment ? Ce serait bien présomptueux de le dire mais il convient quand même d'évoquer ce que furent, à Bordeaux, les prémises de la Révolution qui touchèrent certainement les artisans et les compagnons, justifiant peut-être ce décor de la prise de Bastille sur la toilette de la vente Pescheteau-Badin, celui d'un joli service aux ornements tricolores dont une assiette figure dans la collection du musée des Arts décoratifs de Bordeaux et plus singuliers, des gobelets et des tasses «à la Necker» dont on trouve mention à diverses reprises dans les archives de la manufacture.

À Bordeaux, la riche société des négociants, pour une très grande part d'origine anglo-saxonne ou germanique et de religion protestante, est éprise de liberté et c'est dans cette grande bourgeoisie que se recruteront, autour de Vergniaud, les futurs députés girondins, Jean-François Ducos, Jean-Baptiste-Boyer Fonfrède, Elie Guadet, Armand Gensonné... «La liberté est l'âme du commerce» avait proclamé quelques années auparavant l'intendant Dupré de Saint-Maur et c'est le désir de com-

mercer hors de toute contrainte qui fit adhérer, et avec enthousiasme, cette société aux idées premières de la Révolution. On apprend grâce à l'écrivain allemand, Sophie de la Roche, qui laissa de son séjour à Bordeaux, en 1785, des souvenirs riches en détails fort intéressants, que dans le somptueux salon de François Bonaffé, un des plus puissants armateurs bordelais, il y avait quatre grands bustes sculptés, ceux de Montaigne et de Montesquieu, garants obligés de préoccupations intellectuelles mais aussi, révélateurs d'intérêts plus pragmatiques, ceux du comte d'Estaing, «protecteur des navires marchands» et de Jacques Necker, financier honnête et libéral venu de Genève, lui aussi bourgeois protestant, qui fut l'homme le plus aimé et le plus admiré à la veille de la Révolution et dont le renvoi à la fin de son deuxième mandat, en juillet 89, fut une des causes déterminantes du soulèvement populaire.

Cette prédilection pour Necker, particulièrement nette ici, pourrait expliquer l'existence du décor qui porte son nom, que nous ne connaissons, malheureusement, que d'après les archives. Quant au décor du service présentant un chapeau orné d'un bourdalou tricolore, il rappelle certains portraits contemporains du bordelais Pierre Lacour et du suédois Wertmüller, sur lesquels figurent, portés par les modèles, des cocardes et des bouquets tricolores.

21. Aurélien VIVIE, «Le mobilier et la bibliothèque de Vergniaud à Bordeaux», *Recueil des actes de l'Académie nationale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux*, 1902.

---

#### REMERCIEMENTS:

Je remercie Constance RUBINI, directeur du musée des Arts décoratifs et du design à Bordeaux et Valérie de RAIGNAC, sa collaboratrice, M<sup>me</sup> Chantal PESCHETEAU-BADIN, Philippe de CARBONNIÈRES, attaché de conservation au musée Carnavalet et Nathalie LEMOINE BOUCHARD.